Deuxième année — N° 10 — Dimanche 9 avril 1865

LE SAUVEUR DES PEUPLES

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE
PAR LE SPIRITISME
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez MM. FÉRET et BARBET, libraires;
à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

ABONNEMENTS

Bordeaux (ville).—Un an.... 6 fr.
Départements et Algérie.... 7 fr.
Etranger continental........ 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer. 14 fr.
Bordeaux (ville).—Six mois. 3 fr. 50
Départements et Algérie... 4 fr.

Les abonnements partent du 1[er] de chaque mois.

Ils se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Un numéro séparé, 15 c.; par la poste, 20 c.

AVIS

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et insérés à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

FRATERNITÉ UNIVERSELLE
CHARITÉ — Que tous ne soient qu'un. — VÉRITÉ
(Jean, XVII, v. 21.)

LE SPIRITISME

Enseigné et combattu à la fois par la théologie romaine.

(9me article. — Conclusion.)

Nous avons passé en revue l'opinion des Pères de l'Église et des théologiens sur la question de la manifestation des Esprits. Notre but, que nous croyons avoir atteint, était de prouver que l'Eglise est sciemment dans l'erreur en niant, comme elle l'a fait d'abord, la réalité des manifestations; puis, après avoir abandonné ce système qu'elle ne pouvait plus soutenir, en admettant la réalité de ces mêmes manifestations niées d'abord par elle, mais en les attribuant à la ruse et à la malice de l'être fantastique qu'elle appelle le Diable, auquel personne ne croit plus, pas plus que les enfants devenus grands croient à Croquemitaine descendant de la cheminée pour les emporter s'ils ne sont pas sages.

Nous l'avons démontré outre mesure dans nos précédents articles, l'Église d'aujourd'hui est en complète contradiction, à ce sujet, avec l'Église d'hier.

N'avons-nous pas vu saint Thomas d'Aquin enseignant que le mot *Anges* n'est pas autre chose que la désignation de ces mêmes intelligences que nous appelons aujourd'hui Esprits. Il le professe d'une manière assez explicite pour qu'on ne puisse s'y tromper : « Ce mot *Ange* signifie *envoyé. C'est une dénomination d'office et non de nature; tous les Esprits célestes sont désignés sous ce nom.* Les uns, dit-il ailleurs, assistent au trône de Dieu, les autres sont EMPLOYÉS, selon leur dignité, A DIVERS MINISTÈRES AUPRÈS DES HOMMES. »

Plus loin, il ajoute :

« Nous naissons les esclaves des mauvais anges (1) (mauvais Esprits); mais la grâce nous rend la liberté, et la sagesse divine modère leur puissance et en assujétit l'exercice à ses desseins. LES ANGES BONS (bons Esprits), au contraire, *remplissent auprès de nous* LES VUES MISÉRICORDIEUSES DE LA PROVIDENCE. ILS NOUS COMMUNIQUENT LES DONS DE DIEU, nous défendent et nous protégent, etc. (2). »

Voilà ce qu'enseignait au XIII[e] siècle l'homme que l'histoire indique comme le plus savant et le plus profond théologien de son temps, et que ses contemporains appelaient le *docteur universel*, le *docteur angélique*. A la science, il ajoutait la sainteté suivant l'Église; il faut bien le croire, puisqu'il reçut après sa mort les honneurs de la canonisation.

Comment donc peut-il se faire, se demandera-t-on, qu'un homme si savant, un théologien si profond se trouve en un désaccord aussi radical avec les enseignements de l'Église d'aujourd'hui? Il n'a pas changé, lui; ses écrits sont aujourd'hui ce qu'ils étaient de son vivant; et ses enseignements sont encore ceux qui sont professés dans les séminaires, puisqu'ils sont imprimés dans des cours de théologie (1).

Comment se fait-il enfin que les abbés sortant du séminaire, où ils ont appris que *les bons Esprits se communiquent aux hommes* pour remplir à leur égard LES VUES MISÉRICORDIEUSES DE DIEU ET LEUR APPORTER SES DONS; que ces Esprits, disons-nous, deviennent pour l'abbé, une fois qu'il est en chaire ou dans le confessionnal, des *suppôts de Satan, déguisés en anges de lumière pour mieux nous tromper?*

Ah! la réponse à ces questions est facile! C'est l'histoire qui les résout.

Aujourd'hui, le sacerdoce est devenu une profession, profession dépendant d'une administration hiérarchique, dans laquelle chacun (sauf quelques exceptions, nous nous plaisons à le constater) aspire à monter de degré en degré, si ce n'est à escalader les plus élevés : l'abbé aspire à la cure, le curé à l'évêché, l'évêque à l'archevêché, l'archevêque à la tiare.

Pourquoi? Dans quel but?

Dans l'intérêt de ses paroissiens? Non. Celui qui tient à ses administrés le prouve en restant avec eux, même et surtout dans une position modeste. C'est donc pour la satisfaction de leurs appétits matériels, ambitieux plutôt que par désintéressement et par humilité, vertus qu'ils professent de bouche.

(1) N'est-ce pas là une intuition de la réincarnation? Car, pourquoi naîtrions-nous esclaves des mauvais Esprits si nous ne leur avions été assujétis déjà? Le but de la vie terrestre n'est autre que la victoire que nous devons remporter sur eux par notre force spirituelle, guidée par notre libre arbitre.

(2) Saint Thomas, t. IX, p. 101, art. 1, *ad concl.*

(1) Esquisse d'une théologie *à l'usage du grand séminaire de Saint-Flour*, imprimée par ordre de M[gr] l'évêque. — Paris, V.-A. Waille, libraire-éditeur, 6, rue Cassette, — 1844.

FEUILLETON

HISTOIRE MILITAIRE D'EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

vice-roi d'Italie

DICTÉE A M[lle] ERMANCE DUFAUX, PAR UN ESPRIT REPENTANT

VI *(suite).*

Le général Hiller avait vainement tenté de détourner l'attention du vice-roi de Saint-Michel, en ordonnant au reste de ses troupes de faire des mouvements agressifs. Eugène, pénétrant son dessein, s'était tenu sur la défensive, refusant tout engagement.

Après que la nuit eût séparé les combattants, le prince rappela la brigade qui s'était battue et la remplaça par des troupes fraîches, présumant que l'ennemi reviendrait en force le lendemain.

Cependant le général Nugent avait mis à la voile, avec ses troupes, sur une escadre anglaise. Il en détacha une partie, qu'il envoya devant Venise, et débarqua avec le reste dans la rade de Goro. Il s'empara du fort de ce nom et de celui de Volano : le premier se rendit, le second avait été abandonné. Il s'avança sur Ferrare. A ces nouvelles, Eugène se hâta de détacher une petite colonne sous les ordres du major Merdier et l'envoya sur cette ville, avec mission d'en chasser les Autrichiens, s'ils y étaient entrés, ou, dans le cas contraire, de la défendre contre toute tentative de leur part.

Nugent avait pris position dans Ferrare avec toutes ses troupes. Merdier, tombant sur les postes qu'il avait placés en arrière de Malalbergo, en refoula les troupes jusque dans la ville; mais il dut s'arrêter au pied des murs. Au même moment, les postes d'Occhiobello étaient culbutés par une reconnaissance envoyée sur Ferrare par le général français Deconchy. Nugent, se voyant ainsi attaqué de deux côtés, par des troupes dont il était loin de connaître la faiblesse, se hâta d'évacuer la place. Il se dirigea sur Ravenne, où il arriva le 10 décembre.

Le général Deconchy se trouvait alors à Trecenta; Eugène l'envoyait à Rovigo et à Boara, ayant appris que le général ennemi Stahremberg s'apprêtait à traverser l'Adige sur ce dernier point pour marcher sur Rovigo, dans le but d'ouvrir les communications avec le général Nugent et de couper celles que Venise possédait encore avec l'armée d'Italie, par Cavanella-d'Adige et Chioggia.

Deconchy s'avança bientôt jusqu'à Villa-Nova et poussa ses premiers postes à Lendinara. Le lendemain, il s'y rendit lui-même, ayant conçu de l'inquiétude pour le poste de Badia, devant lequel le général Fölseis faisait mine de vouloir passer l'Adige sur des bateaux qu'il rassemblait. Après avoir envoyé du renfort aux troupes qui défendaient ce point, le général français continua sa route.

Les Autrichiens ne s'étaient pas encore avancés jusqu'à Rovigo, mais ils occupaient en force Boara. Deconchy y étant venu, reconnut l'impossibilité de les y attaquer et rétrograda sur Trecenta. Un bataillon de ligne étant venu l'y joindre, il se reporta aussitôt en avant. Le général Marschall, auquel les opérations du blocus de Venise avaient été confiées, venait de

Était-ce donc ainsi qu'avait agi saint Thomas d'Aquin?

Non. L'histoire nous dit que, membre d'une famille princière, il entra dans l'ordre des Dominicains, *afin de satisfaire librement son goût pour l'étude*, et elle nous apprend que cet homme, le plus érudit de son temps en même temps que le plus religieux, commandait l'estime de tous; que les papes Innocent IV, Clément IV, Grégoire X lui offrirent en vain les dignités de l'Église; qu'il refusa tout et se contenta toujours dans son ordre du titre de *definitor*, équivalent à peu près à celui de *professeur*.

Ceux qui, pour combattre le Spiritisme, prêchent aujourd'hui, à l'encontre de la doctrine de saint Thomas d'Aquin, que le Diable seul se communique aux hommes, sont-ils aussi modestes, aussi désintéressés que lui? Est-ce leur conviction qui les fait parler ainsi? Non, puisqu'on leur a enseigné le contraire.— Ils ne discutent donc pas selon leur raison, selon la foi qu'on leur a enseignée, mais ils suivent un mot d'ordre récemment donné.

Combien peut-on compter aujourd'hui de Thomas d'Aquin?

Nous concluons donc, en laissant de côté toute question de mauvaise foi résultant de ce que l'Église proclame comme faux ce qu'elle sait être vrai, que si l'Église était dans le vrai en admettant la théorie professée par saint Thomas d'Aquin, elle est aujourd'hui dans le faux en prêchant le contraire, et *vice versâ*.

Donc, l'Église *n'est pas infaillible*, puisque forcément elle s'est trompée, soit dans un cas soit dans l'autre.

D'un autre côté, nous avons rapporté les arguments d'Hermann Janssens, fournissant à l'enseignement des séminaires les moyens à opposer à la philosophie incrédule, niant l'action des Esprits sur les hommes.

Il a suffi d'énumérer ces moyens pour prouver que la théologie, à ce point de vue, est en accord parfait avec le Spiritisme, dont elle a elle-même préparé les voies.

Mais il ressort aussi de ce même ouvrage du professeur Janssens que la doctrine de saint Thomas d'Aquin a toujours été acceptée dans l'Église, et les mêmes arguments qu'il emploie contre la philosophie pour prouver la réalité des manifestations des Esprits étant identiques aux nôtres, réfutent d'une manière d'autant plus victorieuse la théologie d'aujourd'hui, qu'elle s'est servie contre ses adversaires d'alors des moyens qu'elle ne veut plus admettre en discutant avec le Spiritisme.

Enfin, pour terminer (nous ne saurions fournir de conclusion plus claire et plus victorieuse), nous reproduisons de nouveau l'argument enseigné par la théologie elle-même (1) :

« Que les anges (bons Esprits), par l'ordre de Dieu, puissent se revêtir d'une forme corporelle, et agir ainsi sur des organes étrangers, il n'y a rien en cela qui implique contradiction; donc, rien d'impossible dans cette action des PURS ESPRITS sur des organes étrangers; qu'ils aient réellement exercé cette action d'une manière quelconque, c'est ce que la révélation nous enseigne dans un grand nombre de circonstances; C'EST CE QU'A CRU TOUTE LA JUDÉE, CE QU'A CRU TOUTE L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE; donc cette action est croyable, et AUCUN VRAI CHRÉTIEN NE SAURAIT REFUSER DE L'ADMETTRE ET D'Y CROIRE.»

A. LEFRAISE.

(1) *Herméneutique sacrée* ou *Introduction à l'Écriture sainte en général et en particulier à chacun des livres de l'ancien et du nouveau Testament*, A L'USAGE DES SÉMINAIRES, par J. Hermann Janssens, prêtre du diocèse de Liége et professeur de théologie (t. III, p. 78).— Paris, chez J.-J. Blaise, libraire-éditeur, rue Féron-Saint-Sulpice, nº 24; 1833

EXTRAIT

DU PAGE DU DUC DE SAVOIE

PAR ALEXANDRE DUMAS

(Suite et fin.)

LA ROUTE DE SAN-REMO A ALBENGA

Emmanuel-Philibert avait donné rendez-vous à Nice à la princesse Marguerite, d'abord pour récompenser d'une nouvelle faveur sa fidèle ville; puis ensuite, comme le voyage de la princesse devait se faire au mois de janvier, il voulait lui montrer son duché par sa face riante, par le printemps éternel de Nice et d'Oneglia.

En effet, la duchesse Marguerite arriva vers le 15 janvier, et aborda dans le port de Villefranche; elle avait été longuement retardée par les fêtes qu'on lui avait données à Marseille. Marseille l'avait fêtée à la fois, et comme la tante du roi Charles IX alors régnant, et comme duchesse de Savoie; sous ces deux aspects, la vieille ville phocéenne lui avait rendu mille honneurs. Le duc et la duchesse restèrent quatre mois à Nice.

Le duc employa ce temps à activer la construction des galères qu'il avait commandées. Un corsaire calabrais, renégat chrétien qui s'était fait musulman, nommé Occhiali, avait fait des descentes en Corse et sur les côtes de Toscane. On prétendait même avoir vu un vaisseau suspect dans les eaux de la rivière de Gênes.

Enfin, vers le commencement de mars, avec les premiers souffles de ce tiède printemps italien qui caresse si doucement les poitrines fatiguées, il décida qu'il partirait. L'itinéraire du voyage était connu d'avance.

Le cortége royal suivait ce que l'on appelait la rivière de Gênes, c'est-à-dire le littoral de la mer. Le duc et la duchesse, le duc à cheval, la duchesse en litière, passaient par San-Remo et Albenga, où des relais de chevaux furent préparés d'avance.

Le départ fut fixé au 15 mai. Au point du jour le cortége se mit en route, le duc à cheval, visière baissée, armé en guerre, chevauchant près de la litière, dont les rideaux étaient tirés; cinquante hommes armés marchant devant, cinquante hommes armés marchant derrière. La première nuit, on s'arrêta à San-Remo. Le lendemain, au point du jour, on se remit en route. On fit halte à Oneglia pour déjeuner. Mais la duchesse ne voulut pas descendre de sa litière, où le duc lui-même lui porta du pain, du vin et quelques fruits; le duc mangea sans se désarmer, en levant seulement la visière de son casque.

Vers midi, la cavalcade se remit en route. Un peu au-delà de Porto-Maurizio la route se resserre entre deux montagnes, on perd de vue la mer et l'on se trouve dans un étroit défilé, hérissé à droite et à gauche de rochers. Lieu propre à une embuscade, s'il en fut.

Le duc envoya vingt hommes en avant. C'était un surcroît de précaution, car, en temps de paix, que pouvait-on avoir à craindre? Aussi les vingt hommes passèrent-ils sans être inquiétés. Le reste de la troupe s'engagea dans le défilé.

Mais au moment où le duc, toujours près de la litière, venait de s'y engager à son tour, une arquebusade terrible retentit, dirigée particulièrement sur le duc et sur la litière ; le cheval du duc fut blessé, un des chevaux de la litière tomba mort, et une faible plainte passa comme un souffle à travers les rideaux.

En même temps des cris de sauvages se firent entendre, et l'on se trouva assailli par une troupe d'hommes aux costumes mauresques. On était tombé dans une embuscade de pirates. Le duc allait courir à la litière, quand un des assaillants, monté sur un magnifique cheval arabe et couvert des pieds à la tête d'une cotte de mailles turque, s'élança directement sur lui en criant :

— A moi, duc Philibert, tu ne m'échapperas point cette fois. — Oh! ni toi non plus, répondit le duc.

Puis se dressant sur ses étriers et levant son épée au-dessus de sa tête :

— Faites de votre mieux, vous autres! cria-t-il à

répandre des troupes le long de l'Adigetto, bras de l'Adige, Deconchy leur enleva la plupart de leurs positions; mais celle de Lendinara était trop éloignée pour qu'il pût l'attaquer sans diviser sa colonne, il laissa un détachement dans Villa-Nova pour l'observer et continua son mouvement sans s'en inquiéter davantage. Il chassa les Autrichiens de Rovigo et les rejeta au-delà de Boara, sur l'autre rive de l'Adige; mais il ne put se maintenir dans la position de Boara que les ennemis venaient d'abandonner en se retirant : le combat qui s'y était livré l'avait affaibli, et il se trouvait embarrassé du grand nombre de prisonniers tombés entre ses mains. D'ailleurs, sa colonne n'était pas en état de disputer le passage de l'Adige aux forces supérieures qui s'y rassemblaient, dans l'intention évidente de le forcer; il se replia sur Villa-Nova avec une partie de ses troupes et posta le reste près de là, à Fratta.

Dès que le vice-roi sut que les mouvements des ennemis sur le bas Adige devenaient importants, il détacha le général Marconier de l'armée pour les empêcher de traverser le fleuve. Marconier s'étant divisé en plusieurs colonnes, en envoya une sur Conca-di-Rame, où elle en vint aux mains avec les ennemis : elle fut repoussée; mais le général français l'ayant fait soutenir, elle revint à la charge et chassa les Autrichiens malgré leur vive résistance. Ceux-ci se retirèrent dans leurs autres positions.

Pendant ce temps, Marconier emportait Rovigo et s'avançait devant Boara; il y engagea un combat qui n'eut pas de résultat, la nuit l'ayant interrompu avant qu'aucun incident eût décidé de la victoire. Quelques heures plus tard, le général Stahremberg sortit de Boara et attaqua vigoureusement les Français, à la tête d'un gros d'Autrichiens; il les força à se replier sur Rovigo. Le lendemain, Marconier évacua cette ville et commença une retraite définitive, ayant reconnu l'impossibilité de reprendre Boara.

Dans le Tyrol, les Autrichiens tentèrent, à deux reprises, de franchir le mont Tonal, ils furent battus et repoussés par des troupes du corps de Gifflenga.

VII

Le 15 décembre, le feld-maréchal comte de Bellegarde vint prendre le commandement en chef de l'armée autrichienne. Le nouveau général en chef affichait le dessein de pousser ses opérations avec plus de vigueur que ne l'avait fait le général Hiller, son prédécesseur. On annonçait aussi la prochaine arrivée d'un renfort considérable qui viendrait d'Allemagne.

Malgré les obsessions continuelles de ceux qui l'entouraient, Joachim, roi de Naples, ne pouvait se résoudre à rompre les liens qui l'attachaient encore à la France et à Napoléon. L'amour de sa mère-patrie balançait, dans son cœur, l'amour de sa patrie d'adoption : français, l'honneur lui commandait de voler au secours de la France; mais roi, son devoir envers son peuple lui ordonnait de tout lui sacrifier, ou de déposer une couronne dont il n'était plus digne, dès qu'il cessait de remplir les devoirs sacrés qu'elle lui imposait. — Je laisse à penser si l'acte tout chevaleresque d'une telle abdication était alors possible. L'eût-il été, quelles conséquences en eussent été la suite?

(A continuer).

ses soldats, et je vais tâcher de vous donner l'exemple.

En ce moment la mêlée devint générale. Mais, au milieu de la mêlée, qu'on nous permette de suivre la lutte des deux chefs.

On sait l'habileté du duc Emmanuel à ce jeu terrible de la guerre, où il connaissait peu d'hommes qui pussent lui résister; mais, cette fois il avait trouvé un adversaire digne de lui. D'abord, de la main gauche, chacun des deux combattants avait déchargé sur l'autre un pistolet dont la balle avait glissé sur l'armure du duc, ou s'était aplatie sur celle du pirate.

Alors le combat, dont cette décharge n'était que le prélude, avait continué à l'épée. Quoique armé à la turque comme armes défensives, le corsaire, comme armes offensives, portait à la main une longue épée droite, et à l'arçon de sa selle une hache à manche pliant, à tranchant affilé. Ces haches, dont le manche était fait en peau de rhinocéros toute garnie de petites lames d'acier, avaient, à cause de leur flexibilité même, une terrible volée.

Le duc avait son épée et une masse d'armes; c'étaient, on s'en souvient, ses armes habituelles. Toutes deux étaient redoutables entre ses mains. Deux ou trois de ses hommes d'armes avaient voulu venir à son aide, mais il les avait écartés en criant :

— Faites pour vous; avec l'aide de Dieu, je ferai pour moi.

Et avec l'aide de Dieu, en effet, il faisait merveille. Il était évident que les pirates ne s'étaient point attendus à trouver une si forte escorte, et que leur chef, celui qui avait attaqué le duc, espérait le prendre plus à l'improviste et moins bien armé. Mais il n'en reculait point d'un pas pour s'être trompé. On sentait que sous les coups terribles qu'il portait au duc, il y avait une haine plus terrible que les coups. Mais sur l'armure de Milan du duc, l'épée du pirate, de si bonne trempe qu'elle fût, n'avait pas grand'prise, de même que sur la cotte de mailles de Damas s'émoussait la lame de l'épée du duc.

Au milieu de cette lutte acharnée, le duc sentit que son cheval, blessé, perdait ses forces et allait lui manquer entre les jambes. Il réunit toutes ses forces pour porter un coup à son adversaire : l'épée flamboya entre ses deux mains; le pirate comprit de quel coup il était menacé, se renversa en arrière, et, en se renversant, fit cabrer son cheval. Ce fut le cheval qui reçut le coup au lieu du maître. Cette fois le chanfrein du cheval, d'acier moins pur que l'armure du cavalier, fut fendu, et le cheval, frappé entre les deux oreilles, s'abattit sur ses genoux. Le Maure crut son cheval tué; il s'élança à terre au moment où le cheval du duc tombait lui-même.

Les deux adversaires se trouvèrent donc à pied en même temps. Chacun d'eux se jeta à l'arçon de son cheval, l'un pour arracher sa hache, l'autre pour y prendre sa masse d'armes. Puis, comme si chacun eût tenu l'arme dont il venait de s'emparer comme plus meurtrière, les deux combattants jetèrent leurs épées, et le pirate demeura armé de sa hache et le duc de sa masse. Jamais Cyclopes, forgeant dans les cavernes de l'Etna la foudre de Jupiter sur l'enclume de Vulcain, ne frappèrent de si rudes coups; on sentait que la mort elle-même, la reine des sanglantes batailles, arrêtait son vol et planait au-dessus de ces deux hommes, certaine d'emporter dans ses bras l'un d'eux endormi du dernier sommeil.

Mais au bout d'un instant, l'avantage parut se décider pour le duc. La hache de son adversaire avait enlevé pièce à pièce la couronne de son casque; mais il était évident que les pointes d'acier de la masse d'armes avaient, à travers la cotte de mailles, creusé de terribles meurtrissures. Puis à l'encontre des forces inépuisables du duc, les forces de son adversaire semblaient s'épuiser : sa respiration sifflante passait à travers les ouvertures de son casque; ses coups étaient moins rapides et moins vigoureux; les bras, sinon la haine, s'allanguissaient. A chaque coup qu'il portait, le duc, au contraire, paraissait prendre de nouvelles forces.

Le pirate commença à reculer, pas à pas, d'une manière insensible; mais il reculait. Sa retraite le conduisait au bord d'un précipice; seulement, occupé à parer des coups ou à en porter, il semblait ne pas s'apercevoir qu'il se rapprochait insensiblement de l'abîme. Tous deux, l'un reculant, l'autre poursuivant, arrivèrent ainsi sur la plate-forme qui surplombait le précipice; deux pas encore et la terre manquait au pirate. Mais sans doute était-ce là qu'il voulait en arriver; car tout à coup il lança loin de lui sa hache, et, saisissant son adversaire à bras le corps :

— Ah! duc Emmanuel! s'écria-t-il, je te tiens donc enfin, et nous allons mourir ensemble!

Et d'une secousse à déraciner un chêne, il souleva son ennemi entre ses bras. Mais un éclat de rire terrible lui répondit :

— Je t'avais reconnu, bâtard de Waldeck, répondit son adversaire en dénouant la chaîne de ses bras.

Puis levant la visière de son casque :

— Je ne suis pas le duc Emmanuel, dit-il, et tu n'auras pas l'honneur de mourir de sa main. — Scianca-Ferro! s'écria le bâtard de Waldeck. Ah! malédiction sur toi et ton duc!

Et il se baissa pour ramasser sa hache et recommencer le combat. — Mais pendant ce mouvement, si rapide qu'il fût, la masse de Scianca-Ferro, pesante comme le roc sur lequel les deux adversaires combattaient, s'abattit sur le derrière de la tête du renégat. Le bâtard de Waldeck poussa un soupir et tomba sans mouvement.

— Ah! cette fois, s'écria Scianca-Ferro, frère Emmanuel, tu n'es plus là pour m'empêcher d'écraser cette vipère.

Et comme pendant le combat son poignard de merci était sorti du fourreau, il ramassa un quartier de roc qu'il souleva entre ses bras avec la force d'un de ces Titans qui entassèrent Pélion sur Ossa, et en écrasa dans son casque la tête de son ennemi. Puis, avec un éclat de rire plus terrible que le premier :

— Ce qui me plaît surtout dans ta mort, bâtard de Waldeck, dit-il, c'est que, mourant dans l'armure d'un infidèle, tu es damné comme un chien.

Puis, se rappelant ce soupir qu'il avait entendu sortir de la litière, il y courut et en écarta les rideaux. De tous côtés les pirates fuyaient.

Pendant ce temps, Emmanuel et la princesse Marguerite suivaient tranquillement la route de Tenda et de Cuneo.

Ils arrivaient dans cette dernière ville à peu près à la même heure où avait lieu, entre San-Remo et Albenga, le terrible combat que nous venons de raconter. Le duc Emmanuel était soucieux.

Quelle avait pu être la raison de Leona d'exiger de lui ce changement de route? Quel danger courait-il à suivre celle de la rivière de Gênes? et, s'il y avait un danger, ce danger n'était-il pas retombé sur Sianca-Ferro?

Qui avait prévenu Sianca-Ferro de la promesse faite par lui, Emmanuel, à Leona, et comment se faisait-il qu'au moment où il allait parler à Sianca-Ferro de son changement de route, celui-ci était venu à lui et lui en avait parlé le premier!

Le souper fut triste, la princesse Marguerite était fatiguée; de son côté Emmanuel-Philibert prétexta la fatigue et se retira vers dix heures dans sa chambre. Il lui semblait que d'un moment à l'autre, il devait arriver quelque messager de mauvaise nouvelle.

Il fit veiller quelqu'un à la porte et quelqu'un dans l'antichambre, afin qu'à quelque heure que ce fût de la nuit on l'éveillât, et, si on savait quelque chose, on lui apprît ce qui était arrivé.

Onze heures sonnèrent; le duc ouvrit sa fenêtre, le ciel était étoilé, l'atmosphère était calme et pure. Un oiseau chantait dans un buisson de grenadiers et il lui sembla que c'était le même oiseau dont il avait entendu le chant sur cette branche de saule qui indiquait la place où devait être bâti l'autel de la Vierge.

Il entendit sonner onze heures et demie, et, refermant sa fenêtre, il revint s'accouder à sa table couverte de papiers. Peu à peu ses yeux se troublèrent, ses paupières s'alourdirent. Il entendit vaguement tinter les premières vibrations de minuit.

Puis il lui sembla, comme à travers un nuage, voir la porte de sa chambre s'ouvrir et s'avancer vers lui quelque chose qui ressemblait à une ombre. L'ombre s'approcha, et s'inclinant sur lui, murmura son nom.

Au même instant une impression glacée qu'il ressentit au front le fit frissonner par tout le corps. Cette impression rompit les liens invisibles qui l'enchaînaient.

— Leona! Leona! s'écria-t-il.

C'était en effet Leona qui était près de lui, mais cette fois sans souffle sur les lèvres, sans flamme dans les yeux; quelques gouttes d'un sang pâle tombaient d'une blessure qu'elle avait reçue à la poitrine.

— Leona! Leona! répétait-il.

Et il tendit les bras pour saisir le fantôme. Mais celui-ci fit un signe, et ses bras retombèrent.

— Je t'avais bien dit, mon Emmanuel, dit l'ombre d'une voix douce à la fois comme un souffle et comme un parfum, je t'avais bien dit que je serais plus près de toi morte que vivante. — Pourquoi m'as-tu quitté, Leona? demanda Emmanuel, sentant son cœur fondre en sanglots. — Parce que ma mission était accomplie sur la terre, mon bien-aimé duc, répondit l'ombre; mais, avant que je ne remonte au ciel, Dieu permet que je te dise que le vœu de tes sujets est accompli. — Lequel? demanda Philibert. — La princesse Marguerite est enceinte et enfantera un fils. — Leona! Leona! s'écria le prince, qui t'a dit ce mystère de la maternité? — Les morts savent tout, murmura Leona.

Et, en même temps que son corps s'évanouissait en vapeur, d'une voix à peine intelligible :

— Au revoir, au ciel! mon bien-aimé duc, dit le fantôme, et il disparut.

Le duc qui était resté enchaîné dans son fauteuil tant que l'ombre s'était tenue près de lui, se leva et courut à la porte. Le valet de garde n'avait vu entrer ni sortir personne.

— Leona! Leona! s'écria-t-il, te reverrai-je encore!

Et il lui sembla qu'à son oreille un souffle à peine sensible murmurait :

— Oui.

———

Le lendemain, au lieu de continuer sa route, le duc s'arrêta à Cuneo. Il semblait certain de recevoir des nouvelles. En effet, vers deux heures Scianco-Ferro arriva.

— Leona est morte! fut le premier mot que lui dit Emmanuel. — Hier, à minuit, répondit Scianca-Ferro. Mais comment le sais-tu? — D'une blessure à la poitrine, continua Emmanuel. — D'une balle destinée à la duchesse, dit Scianca-Ferro. — Et quel est, s'écria le duc, le misérable assassin qui en voulait aux jours d'une femme? — Le bâtard de Waldeck, répondit Scianca-Ferro. — Oh! dit le duc, qu'il ne tombe jamais entre mes mains! — Je t'avais juré, Emmanuel, que la première fois que je rencontrerais le serpent, je l'écraserais. — Eh bien? — Je l'ai écrasé. — Il ne nous reste donc plus qu'à prier pour Leona? dit Emmanuel-Philibert. — Ce n'est pas à nous à prier

pour les anges, répondit Sciànca-Ferro, mais aux anges à prier pour nous.

Le 12 janvier 1562, comme l'avait prédit Leona, la princesse Marguerite accoucha heureusement au château de Rivoli d'un prince qui reçut les noms de Charles-Emmanuel, et qui régna cinquante ans.

Trois mois après la naissance du jeune prince, les Français avaient, selon les conventions de Cateau-Cambresis, évacué Turin, Quiers, Chivas et Villeneuve-d'Ast, comme ils avaient déjà évacué le reste du Piémont.

COMMUNICATIONS SPIRITES

HOSANNAH!

Louanges à Dieu, le père de l'univers, le bienfaiteur des Esprits et des hommes! Oh! que sa bonté est grande, que sa puissance est infinie! Vois ces astres errants dans l'espace, et dont tu ne peux comprendre ni la grandeur effrayante, ni la magnifique organisation : que d'êtres répandus à profusion sur ces globes que non-seulement l'homme, mais que même les Esprits libres d'une lourde enveloppe, ne sauraient compter!!... Esprits éthérés qui pouvez, semblables à l'éclair, vous élancer dans l'espace, montez, montez ; laissez après vous mille mondes après mille mondes; que votre œil pénètre des profondeurs incommensurables, et vous ne verrez jamais de fin à l'œuvre de votre Dieu; et vous resterez anéantis d'étonnement et d'admiration devant une création aussi splendide, aussi prodigieuse; vous vous arrêterez épouvantés devant tous ces mondes immenses si sagement ordonnés, qui remplissent les champs sans bornes du ciel, qui roulent majestueusement dans des flots de lumière, et sur lesquels des myriades d'êtres intelligents chantent les louanges de l'Éternel. Hosannah! l'univers retentit de cris de reconnaissance et d'amour pour le Dieu tout-puissant, pour le Dieu bon qui a répandu la vie partout et peuplé l'immensité.

Levez-vous tous, hommes et Esprits, qu- vos voix ne forment qu'un concert pour célébrer le Seigneur; humiliez-vous, adorez et aimez. Hosannah! Hosannah!!

MICHEL.

(Bordeaux. — *Médium : M. L. M.....*)

AUX INDOLENTS

Dites-moi donc comment votre cœur est instruit,
Vous qui dédaignez l'art, l'amour, la poésie;
Vous qui n'avez pour sucs et pour toute ambroisie
Que les sentiers battus, que l'amour du petit;

Si vous ne vous plaisez qu'à hanter les tavernes,
Fumer, jouer, danser et de vin vous gorger
Jusqu'au point scandaleux de ne pouvoir bouger,
En répétant cent fois de plates balivernes;

Si vous n'apercevez jamais une lueur;
Si vous n'entendez point quelques accents sublimes,
Voix de Dieu vous criant : «allons, sombres victimes,
Élevez vos esprits vers un monde meilleur! »

Si vous ne sentez pas que la horde rapace,
Aggravant chaque jour le poids de votre sort,
Pour s'engraisser de vous comme les vers d'un mort,
Vous laisse sciemment aveugler par la crasse;

Si vous ne sentez pas le boulet qui vous suit,
Le bagne qui vous tient et la chaîne qui ronge
Votre chair jusqu'aux os et qui plonge et replonge
Votre âme dans l'horreur d'une profonde nuit;

A l'aspect du vieillard mal chaussé, dans la boue,
Si vous n'avez jamais ni frissons ni dégoûts,
Pensant qu'au même instant au fumet des ragoûts,
Un Crésus dort en paix, mange, digère et joue;

Si vous restez muets lorsqu'un riche insolent,
Se drapant dans les plis d'une fortune impie,
Insulte sans pitié l'orphelin qui mendie,
En lui jetant ces mots : « *travaille, fainéant!* »

Si rien ne peut parler à vos âmes-matière,
Ni le folâtre agneau, ni les oiseaux chéris
Apportant la becquée à leurs frêles petits,
Ni l'enfance au berceau souriant à sa mère;

Si vous n'éprouvez rien sur le lac argenté,
Ni dans une forêt en proie à la tempête
Qui gronde sourdement par-dessus votre tête,
Ni sur le gouffre amer en tous sens agité;

Si vous ne sentez rien quand la suave aurore
Annonce en souriant le disque au feu vermeil
D'un diamant de Dieu que nous nommons soleil,
Et qui fait au printemps tout germer, tout éclore;

Si, dans le mois de mai, quand les tendres zéphyrs
Viennent ouvrir les fleurs pour embellir la plaine;
Qu'ils mêlent embaumé leur souffle à votre haleine,
Vous n'êtes pénétrés de ravissants plaisirs;

Si, la nuit, pour sonder dans la voûte infinie,
Vous n'avez quelquefois, contemplant le ciel bleu,
Afin d'y découvrir l'essence du vrai Dieu,
Désiré de plonger aux sources du génie;

Si, dansant, rien ne bat quand le concert joyeux
Jette à l'air attentif ses notes frémissantes
Qui jaillissent gaîment, suaves ou bruyantes,
Et qui font aux penseurs rêver et croire aux cieux;

Si vous n'êtes saisis de ce frisson étrange
Qui pousse tout grand cœur vers l'immortalité;
Si votre cœur de fer n'a jamais palpité
Près d'un marbre animé par le grand Michel-Ange;

En voyant les tableaux du divin Raphaël,
Si votre œil n'est frappé de la céleste flamme
Qui brillait vive et pure au fond de sa grande âme,
Vous êtes des chrétiens? — Vous n'avez rien du ciel!

Que dis-je? rien du ciel! Vous n'avez rien de l'homme,
Que la tête et le tronc, les jambes et les bras :
L'amour ni l'amitié chez vous n'habitent pas,
Non, pas plus que la foi chez la bête de somme!

Je ne vous dirai point que vous êtes perdus,
Que vous êtes voués à flammes éternelles,
Légendes à la fois stupides et cruelles,
Mais qu'au divin creuset vous serez refondus.

Oui, cadavres mouvants, bientôt, je vous l'atteste,
L'auguste Travailleur, le *suprême Potier*
Pétrira de nouveau votre limon grossier
Et le parfumera d'un arôme céleste.

Alors vous revivrez avec une âme aimant
Les tendres fleurs, les bois, le printemps, la verdure,
L'été livrant aux vents sa blonde chevelure,
Les eaux réfléchissant l'azur du firmament;

Vous adorerez Dieu, les beaux-arts, la science,
La nature splendide en son immensité,
Et les libres penseurs, fleurs de l'humanité,
Et tout travail ardu de leur intelligence.

Et vous direz : hélas! combien j'ai de regrets!
En mollusque incongru j'ai bavé sur les roses;
J'ai dormi, j'ai bâillé sur les plus nobles choses;
J'abjure le néant pour suivre le progrès;

Je le suivrai partout comme un divin Mécène,
Car il nous donnera la sainte Liberté
Qui doit déraciner l'arbre Fatalité
Et sur son trône d'or asseoir la race humaine.

Amour et charité. Faites aux autres ce que vous voudriez qu'il vous fût fait.

Esprit de JEAN-ANTOINE G., *médecin*.

(Mme J. L., médium inconscient et illettré).

BIBLIOGRAPHIE

Les publications spirites accroissent chaque jour en raison directe de la fréquence des attaques dont la philosophie nouvelle est l'objet de la part du parti clérical, son plus implacable et plus puissant adversaire. Mais la vérité ne peut être arrêtée dans sa route; quels que soient les obstacles qu'on amoncelle sur son passage, elle les surmontera, et le mensonge fuira devant elle, ses œuvres s'écrouleront avec fracas.

Un petit livre, *dédié au clergé*, vient de paraître sous ce titre : *Accord de la Foi et de la Raison* (1), par M. J. B. — Ces initiales, nous apprend notre confrère de l'*Avenir*, mieux renseigné que nous sans doute, cachent le nom d'une dame, qui a déjà publié une autre brochure sous le titre : *Lettres aux ecclésiastiques sur le Spiritisme*, et dont nous avons déjà rendu compte l'année dernière. Que l'auteur appartienne à la plus belle ou à la plus laide moitié du genre humain, cela nous importe peu; mais ce que nous sommes heureux de constater, ce sont les efforts de l'auteur pour amener à résipiscence ceux qui ont des oreilles et qui non-seulement ne veulent pas entendre, mais encore mettent tous leurs soins à boucher les oreilles des autres, quoiqu'ils prétendent représenter Celui qui rendait la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds.

(1) Paris, Didier et comp., lib.-éditeur.— Prix : 1 fr. 50.

Nous avons la conviction que les nobles et pacifiques efforts tentés par l'auteur ne seront point couronnés de succès; mais ils auront contribué, eux aussi, à creuser le fossé qui chaque jour isole investit de plus près la forteresse de cette puissance temporelle qui, s'asseyant sur le trône de Dieu, dans la maison de Dieu, veut se faire adorer comme un Dieu.

La brochure dont nous parlons est écrite avec talent et avec beaucoup de logique. Nous engageons nos lecteurs à la lire; ils y trouveront des arguments bien déduits sur les questions principales, causes de dissidence entre la foi et la raison.

A Toulouse, d'un autre côté, vient de paraître une autre brochure, la *Vie de Germaine Cousin, de Pibrac*, donnée médianimiquement par elle-même à Mlle M. S....., dans un groupe (1) de famille (ce titre a été inspiré par l'Esprit au médium.)

Cette brochure est accompagnée d'un *fac-simile* de l'écriture obtenue par le médium sous la direction de l'Esprit.

Citer quelques passages de cette biographie médianimique, c'est assez faire son éloge.

La première communication donnée par la sainte, le 18 juin 1864, en forme d'introduction, est celle-ci :

« Que chacun de vous soit assidu à ses devoirs, que vos pensées se rapportent souvent à Dieu, sans lequel nous n'obtiendrions jamais de grâces. Soulagez par vos prières vos frères souffrants et pensez quelquefois à moi. »

Plus loin, l'Esprit de Germaine Cousin annonce que pendant la dernière année de son existence terrestre elle fut en rapport continuel avec les Esprits; qu'elle les voyait; qu'ils étaient continuellement avec elle; puis, qu'ils lui apportèrent des fleurs tressées en couronne blanche. Enfin, il termine ainsi :

« J'ai voulu apporter, avec la permission de Dieu, une pierre au grand édifice; d'autres Esprits viendront aider à la construction, recevez-les avec confiance, mais méfiez-vous de ces Esprits légers et trompeurs qui trop souvent cherchent à faire accepter leurs opinions fausses ou erronées. Quant à moi, je crois m'adresser à des cœurs dignes de me comprendre, à des Esprits capables de juger. »

Ce petit volume contient le tableau des souffrances de Germaine Cousin lorsqu'elle était incarnée et offre un modèle de résignation et de confiance en Dieu.

— Est-ce encore le Démon qui vient tenir aux spirites un tel langage pour les tromper?

Le *Monde* (2) raconte, disent les *Débats*, avec le sérieux qui le distingue quand il traite ces sortes de questions, que trois conscrits, partisans du Spiritisme, qui avaient jugé à propos de se munir d'un *talisman* pour tirer de bons numéros, ont précisément retiré de l'urne les numéros 1, 2 et 3. C'est ainsi que leur ridicule superstition a été justement punie. En revanche, cinq autres conscrits qui portaient sur eux une petite *image* de la Vierge, ont eu le bonheur de mettre la main sur cinq bons numéros qui restaient dans l'urne. Ces deux faits si opposés, ajoute le *Monde*, « portent avec eux leur petite leçon. » Si le *Monde* veut bien nous permettre de donner notre appréciation, nous lui dirons que le talisman spirite nous paraît avoir mieux compris que la petite *image* la moralité de l'affaire. En gratifiant de mauvais numéros les trois conscrits, il leur a clairement donné à entendre que leur tentative pour se dérober frauduleusement à l'accomplissement d'un devoir imposé à tous les citoyens par la loi, ne méritait pas d'être encouragée. C'est ce que paraît n'avoir pas compris, au contraire, la petite image. Le *Monde* dira peut-être que la Vierge, qui est bourbonnienne à Naples, est à Paris ennemie de la conscription. Soit; mais ce n'est là qu'un détail étranger à la question. Nous voudrions bien que le *Monde* prît la peine de nous expliquer en quoi le talisman spirite et la petite image, appliqués au tirage au sort, diffèrent de l'amulette des Sioux et du fétiche des Hottentots.

(1) En vente à Toulouse, chez tous les libraires; prix : 1 fr. — On peut envoyer cette somme à M. Paul Thomas, secrétaire du groupe spirite, 20, rue de la Providence, à Toulouse.

(2) Tout le monde sait que ce journal est l'organe officiel du parti clérical ultramontain.

BORDEAUX. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.